

Prendre la mesure de la montée potentielle des eaux, par Emmanuel Lézy

7 mai 2008

En Indonésie, en Birmanie, en Louisiane, au Yucatan, la terre cède ponctuellement mais brutalement du terrain face aux eaux de la mer ou du ciel. La forme du monde est en train de changer. Mais est-ce seulement sa forme ? Tout ce que l'on sait, c'est que le tracé des littoraux, donc la physionomie des continents aura fortement changée dans quelques décennies. Quelle ampleur peut-on envisager pour ce changement, pour un horizon qui nous intéresse (2100) qui nous inquiète (2030) ou qui nous terrorise (2012) ? Quelle ampleur maximale peut-on redouter et à quel rythme l'eau est elle censée monter ?



Par Emmanuel Lézy, 7 mai 2008

Pendant longtemps, les chiffres proposés pour la montée des eaux envisagée restèrent inférieurs au mètre pour le 21^e siècle [1]. L'Hypothèse d'une montée du niveau mondial des eaux de 60 à 80 centimètres restait liée à une incapacité catastrophique à gérer, sur le moyen terme, la production humaine de gaz à effets de serre. Cette estimation reposait sur deux équations et un postulat. La première équation est connue, c'est celle d'Archimède, résumée sur le zinc par la formule dite « du glaçon dans le verre » : lorsque le glaçon fond, il noie le Ricard mais ne fait pas déborder le verre.

C'est ici qu'intervient le postulat. Seul l'hémisphère Nord, pensait-on, très continental et très urbanisé, déboisé et industrialisé, voit augmenter sa température moyenne et fondre ses glaces. Dans l'hémisphère Sud, on a longtemps cru que la tendance était à l'engraissement des glaciers antarctiques. « En 2001 Le Groupe Intergouvernemental d'Etude du Changement Climatique avait prévu une augmentation du niveau de la mer comprise entre 11 et 77 cm d'ici la fin du siècle, mais considérait que la contribution des glaciers de l'Antarctique à ce phénomène serait peu significative » [2] La deuxième équation est donc = -Arctique +Antarctique = 0 Du coup, on limitait l'augmentation du niveau des eaux, consécutive au réchauffement climatique à la seule dilatation de l'eau sous l'effet d'un réchauffement estimé le plus souvent à 2°. Cette augmentation devait se faire de

http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1958
http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1950
http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1949

façon très progressive et n'était pas supposée faire sentir ses effets, d'ici la fin du siècle ailleurs que sur les îles du Pacifique, au Bangladesh et dans quelques villes européennes littorales, comme Venise, Arles ou Marseille.

Les données globales de l'équation ont changé assez brutalement, confirmant chaque fois les pires hypothèses. Tout d'abord, le Groenland, glacier terrestre, que l'on pensait épargné, vit ses eaux fondre à grande vitesse. Pour l'instant, le cœur du glacier a tendance à emmagasiner des eaux, mais la périphérie fond à très grande vitesse. Si le Groenland était entièrement débarrassé de ses eaux, le niveau moyen des océans grimperait de 7 mètres. Sur l'ensemble des glaciers terrestres, « En 2006 la perte d'épaisseur a atteint 1,5 mètres alors que la moyenne n'était que de 30 cm par an dans les années 1980 » [3]. Par ailleurs, l'Antarctique occidentale, que l'on pensait stable révèle une fusion accélérée de ses glaciers. En 1995 le plateau Larsen A, long de 75 km et large de 37 km se décrochait puis se fragmentait en icebergs dans la mer de Weddel. Sur la face ouest de la péninsule, le Plateau Wilkins d'une taille de 1 100 km carrés s'est détaché en 1998. Le 19 mars 2002, un satellite de la Nasa observait l'effondrement de Larsen B, d'une surface de 3850 km et 200 mètres de haut, qui contenait 720 milliards de tonnes. de glace. Le 16 mai 2002, un Iceberg de 31 km de long (C19) s'en détacha, emportant avec lui une partie des assurances scientifiques occidentales.

Faisons le point : Si tous les glaciers et la calotte glaciaire fondaient, l'élévation du niveau de la mer serait d'environ 0,5 m. La fonte de l'inlandsis du Groenland produirait 7,2 m d'élévation du niveau, et celle de l'Antarctique en produirait 61,1 m.. Par ailleurs, l'effondrement du réservoir intérieur immobilisé de l'inlandsis de l'Antarctique Ouest augmenterait le niveau de 5 à 6 m. $0,5+7,2+61,1+5=73,8$

Une telle élévation du niveau des eaux, mesurée en mètres et non plus en centimètres, est devenu aujourd'hui non seulement un scénario possible, mais même le plus probable : celui d'une incapacité de la société humaine à s'opposer à la logique de profit économique et de maintenir sa production de CO2 sous la barre fatidique de 450ppm. James Hansen, qui dirige le Goddard Institute de la NASA : « Si nous conservons ce niveau de 450ppm suffisamment longtemps, il va probablement entraîner la fonte de toute la glace - ce qui déclencherait une montée du niveau de la mer de 75 mètres. Ce que nous avons observé, c'est que l'objectif que nous avons déterminé ensemble provoquerait un désastre - un désastre garanti ». La déclaration de Hansen au Guardian [4] a fait l'objet d'un compte rendu dans le Monde qui, étrangement néglige de relayer le chiffre de 70 mètres proposé par James Hansen. Par la suite, de nombreux articles sur le net, ont tenté de discréditer Hansen, ses travaux et de faire oublier l'ampleur de son pronostic (ex : <http://www.climat-sceptique.com/article-2259758.html>). Il faut réaliser pour comprendre ces réticences, l'envergure d'une telle estimation.



En vert, les zones submergées à 70m

70 à quatre vingt mètres d'élévation verticale, soit un immeuble de 25 étages, cela implique l'engloutissement d'une nappe de 200 kilomètres de profondeur le long du littoral. Aujourd'hui, 80% de la population mondiale vit à moins de 200 km des côtes. Le dernier cinquième se trouve au bord des fleuves, qui en cas de relèvement du niveau des eaux, ne manqueraient pas d'alluvionner en conséquence.

La montée des eaux présente, outre une dimension spatiale angoissante, une dimension temporelle à laquelle on évite de penser. A quels types de rythme, cette progression est-elle censée obéir ? La question n'est pas nouvelle et elle se pose, pourrait-on dire, depuis le déluge. Cette inondation majeure, dont on trouve des échos dans toutes les civilisations, de l'épopée de Gilgamesh aux contes amazoniens, en passant par le Chilam Balam Maya, la Bible et les song lines Aborigènes recouvre-t-elle le monde d'un seul coup ou ne toucha-t-elle que des régions localisées à des périodes très différentes ? Le monde a-t-il coutume d'être régulièrement submergé ?

On sait, au moins, qu'à une date relativement récente dans l'humanité (il y a dix à douze mille ans), la fonte des derniers glaciers du quaternaire (le Würm en Europe, Wisconsin aux Amériques) a provoqué une montée des eaux dite « transgression flandrienne » estimée à 120 m qui aurait couvert, une bande de terre littorale de 200 km de profondeur, en moyenne. Quelle proportion de la vie humaine a-t-elle engloutie alors ? Nous fignons de penser qu'elle est minime et de reconstituer l'histoire de nos ancêtres d'après ce que la vague nous en laisse deviner. On peut imaginer ce que diraient les européens du trentième siècle si nous devions subir un tel raz de marée : « la France du 20^e siècle était un pays très rural, peuplée de quelques millions d'habitants, et dont la ville principale Clermont Ferrand (la seule ville de France qui n'est ni sur la côte ni sur un fleuve) comptait moins de 150 000 habitants... »

Quelles chances avons nous d'échapper aux plus sombres prédictions ? Rares sont les études misant sur une réduction de la production de gaz à effets de serre, à part en cas de crise systémique globale et de catastrophe humanitaire majeure. Il n'y a sans doute pas beaucoup d'espoir à aller chercher dans une action politique collective déterminée, associant soudain main dans la main, l'Europe, la Russie, les USA, la

http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1958
http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1950
http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1949

Chine, l'Inde et le Brésil. Autant attendre l'intervention bienveillante des extra-terrestres. Par contre, de nombreux scientifiques estiment aujourd'hui que le phénomène n'est pas nécessairement déclenché par l'homme qui ne ferait qu'en accélérer les effets et en empirer les conséquences dramatiques.

André Rousseau, du CNRS de Bordeaux affirme que le réchauffement est lié au retournement magnétique en cours : la Magnétopause qui protège la terre des vents solaires ayant tendance à se contracter, la surface d'impact est plus proche du sol ce qui provoque un réchauffement climatique et un certain stress de l'ensemble des formes de vie terrestres, humaines comprises [5] Même si l'humanité prenait soudain conscience d'elle-même et adoptait d'un seul coup l'élégance écologique du Lakota, du Dogon ou du Warlpiri, il y a peu de chances que les mouvements en cours s'inversent d'eux-mêmes.

Il est peu probable que la montée des eaux annoncée pour le vingtième siècle soit progressive et uniforme. La variété des positions climatiques, topographique et sismique laisse plutôt supposer une multiplication d'événements de type tsunami, cyclones, ouragans et typhons localisés, sporadiques et brutaux. La prise de conscience collective est d'autant plus délicate à déclencher que chaque accident est considéré comme un drame national et non une catastrophe globale.

Quelle est la morale de la fable bien ou mal comptée à 70 mètres au-dessus du sol, d'une vague menaçant le monde entier comme celle qui balaya Sumatra le 26 décembre 2004 ou Nias le 28 mars 2005 ? On raconte que sur le sable de cette île se trouvait une petite fille qui avait fait de la géographie. Une petite fille qui avait appris à l'école le cri qu'il faut pousser lorsque la mer recule anormalement loin et longtemps comme un chat qui va bondir ou comme un loup qui prend une bonne inspiration avant de souffler sur nos maisons. Ce cri qu'on pousse en cadence, à présent, dans les écoles du Japon, de Singapour, de Djakarta et de Manille c'est : RECULEZ !



Marée haute aux îles Tuvalu

Les Géographes ne sont sans doute pas les seuls à entrevoir l'ampleur de la vague économique, politique, militaire et écologique qui nous menace ou plutôt qui a déjà commencé à précipiter des pans entiers du monde dans leur fin. Mais ils ne peuvent manquer de constater que la seule consigne utile à transmettre à l'humanité, face au

raz de marée, est là : reculez ! Abandonnez les zones exposées, fussent-elles riches, tournez vous vers vos intérieurs, vos ressources locales, personnelles. L'ère des circulations gratuites est sans doute bientôt révolue. Reculez vers ceux qui occupent aujourd'hui les positions que vous devrez tenir demain. Comment survit-on à la pauvreté, à l'envahissement de son pays ? Comment se chauffe-t-on sans électricité, comment trouve-t-on de l'eau, que peut-on cultiver ici, de quels animaux puis-je nourrir ? Non pas parce que cela va arriver, mais parce que cela peut arriver et que les plus urbanisés et tertiarisés d'entre nous serons les plus exposés à la vague.

Les dernières élections ont montré que personne, parmi les candidats « éligibles » ne remet en question le question de la croissance, voire de l'orientation de cette croissance. On sent bien que la dimension « réactionnaire » de l'idée de « recul », que sa puissance quasi mystique d'interpellation et que son parfum de repli stratégique sur des positions qu'il nous reste à improviser, c'est à dire au sens propre comme au figuré, de « débâcle », peuvent difficilement être admises par la gauche « classique » de confession laïque et positiviste. C'est donc logiquement la droite, avec son « Grenelle de l'écologie », qui va récupérer le slogan pour en faire un ordre de bataille.

En 1972, devant des menaces écologiques aussi sévères à l'échelle japonaise qu'elles le sont aujourd'hui à celle du globe, le premier ministre Tanaka Kakuei, lourdement remis en question par la population, s'engagea à lancer une politique de rupture avec le modèle industriel capitaliste et de « réconciliation » avec la Terre et avec le peuple japonais. Il fallait, une fois de plus, « ressouder » l'archipel face à la grande vague qui le menaçait. Ce radical changement d'orientation supposait bien sûr un investissement énorme qui serait financé par une production redoublée de l'industrie lourde. En prétendant défendre les intérêts écologique on finança la reprise industrielle à la veille de la première crise pétrolière.

C'est en partie la conséquence de cette gabegie, de ce détournement d'attention écologique qui expliqua l'incapacité de la ville de Kobé à supporter, en 1995, un tremblement de terre que son architecture avait, officiellement anticipé. Il y a fort à parier, dans le contexte actuel que les gouvernements du monde ne seront pas moins capables de détourner à leur profit l'émotion ressentie par la population mondiale aujourd'hui. On nous annonce que chaque seconde, un pauvre meurt de faim, de soif ou de noyade aux portes de nos villes et que leurs blanches murailles sont menacées à nouveau par la misère, la guerre, la maladie et la montée des eaux ! Il est clair que la panique millénariste pourrait à très court terme s'avérer aussi dangereuse que le réchauffement climatique et servir les intérêts d'un groupe voire justifier l'extermination d'une partie de l'humanité au profit de la survie (et de l'asservissement) de l'autre partie. A moins que la dramatisation de la situation ne fasse de quelqu'un comme Bové un Evo Moralès français, il est peu probable que l'état ne soit à nos côtés dans cette lutte. Nous devons survivre sans lui, voire malgré lui.

Mais le blocage de la situation politique et économique ne doit pas nous tétaniser. C'est à une autre échelle que les individus doivent penser, à l'échelle de la famille, de

http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1958
http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1950
http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1949

l'immeuble ou du lotissement, à celle de la communauté Internet aussi dont l'apparition récente doit être un outil d'information, et d'organisation pour envisager les formes d'adaptation possibles en cas de problème majeur.

Peut-être la priorité a-t-elle un jour été de ne pas paniquer les populations. Peut-être personne ne parvient-il à débrancher la pompe à morphine de nos comportements routiniers. Peut-être a-t-on réellement cru que « des petits gestes simples » allaient « sauver la planète ». Ceux qui y croient encore aujourd'hui ne sont pas les mieux informés. Nous avons devant nous quelques années pour choisir la forme que nous désirons donner à la société de demain. Selon qu'elle aura été organisée ou non, la survie de nos sociétés se fera dans un certain ordre ou dans la débâcle. « La civilisation européenne, demandait Gandhi ? Oui, ce serait une bonne idée ! » Il faudra peut-être nous résoudre à voir sa disparition avant que certains n'en aient vu la naissance.

Emmanuel Lézy est Maître de Conférence en Géographie à l'Université de Paris X Nanterre et membre du [Laboratoire GECKO](#)

Article communiqué par Emmanuel Lézy

Illustrations : Groenland, été 2007. Puits de fonte, ou « moulin », en surface d'un glacier. Photo Carbonequity, [The big melt : lessons from the Arctic summer of 2007](#)

[1] Un exemple parmi d'autres : SCIAMA, Yves, 2005, Le changement climatique, une nouvelle ère sur la Terre, Larousse, Petite Encyclopédie : « hausse estimée à 50 cm à l'horizon 2100 ».

[2] Contre Info : [Les glaces de l'antarctique fondent plus vite que prévu](#)

[3] Rapport du PNUE : [La fonte des glaciers s'accélère](#)

[4] James Hansen : [l'objectif actuel de CO2 est dramatiquement trop élevé](#)

[5] André Rousseau : [A New Global Theory of the Earth's Dynamics : a Single Cause Can Explain All the Geophysical and Geological Phenomena.](#)

http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1958
http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1950
http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1949

La fonte des glaces du pôle nord devrait atteindre à nouveau des records cet été

3 mai 2008

Selon les climatologues américains, la saison d'été 2008 devrait être marquée comme l'année dernière par une fonte record de la calotte glacière au pôle nord. L'Antarctique, qui est pour le moment dans l'ensemble préservé, pourrait aussi connaître un sort semblable avec la résorption du trou de la couche d'ozone, avertissent-ils.



Par Randolph E. Schimd, AP, 2 mai 2008

La glace en Arctique continuera à diminuer d'épaisseur, et le réchauffement climatique devrait commencer à affecter également l'Antarctique, avertissent les scientifiques. « Le pronostic à long terme n'est pas très optimiste, » a déclaré Jennifer Francis, climatologue de l'Université Rutgers, lors d'une réunion d'information qui s'est tenue vendredi.

L'été dernier, la diminution de la glace au pôle a atteint un niveau record, phénomène que de nombreux observateurs attribuent au réchauffement de la planète.

Mais bien que le rayonnement solaire et le niveau des gaz à effet de serre dans l'atmosphère soient les mêmes aux deux pôles terrestres, à ce jour ces régions ont réagi différemment, peu de changements ayant été constaté dans le Sud, remarque James Overland océanographe à la National Oceanic and Atmospheric Administration.

Les conclusions des chercheurs indiquent que dans le Nord, le réchauffement climatique et la variabilité naturelle du climat se sont renforcés l'un et l'autre, créant en Arctique un situation nouvelle caractérisée par une calotte de glace bien moindre étendue que par le passé.

« Il y a très peu de chances pour que le climat revienne aux conditions d'il y a 20 ans », ajoute-t-il.

D'autre part, M. Overland indique que le trou d'ozone dans l'Antarctique y a modifié la situation en maintenant des températures plus faibles sur la majeure partie du continent excepté la péninsule pointant vers l'Amérique du Sud.

« Il y a donc une explication scientifique donnant la raison pour laquelle nous ne constatons pas d'importants changements dans l'Antarctique tels que ceux que nous voyons dans l'Arctique », note-t-il.

Mais M. Overland ajoute que lorsque le trou d'ozone diminuera dans les années à venir, le réchauffement de la planète commencera à influencer également sur le pôle Sud.

Cette réunion d'information portait sur de nouvelles données qui feront l'objet d'une publication la semaine prochaine dans la revue Eos, de l'American Geophysical Union.

M. Overland déclare qu'il avait jusqu'alors fait partie des sceptiques quant aux effets du changement climatique mondial. Ces nouvelles données, qu'il a qualifiées de « surprenantes », ont été établies récemment dans un atelier de recherche, précise-t-il.

Il existe une concordance entre les observations météorologiques, les résultats des modèles climatiques informatiques et les prévisions des scientifiques décrivant ce qui devrait se produire, note Mme François.

Tous les éléments de preuve pointent en direction d'une cause humaine pour le changement climatique aux pôles, déclare-t-elle, et c'est là une conclusion qui « affaiblit davantage les arguments de ceux qui insistent sur le fait qu'il n'y a pas à s'inquiéter sur le changement climatique d'origine humaine. »

Le climatologue Gareth Marshall de la British Antarctic Survey précise que, bien que le terme de réchauffement de la planète soit largement utilisé, les choses sont plus compliquées au niveau régional.

Dans l'Antarctique, explique-t-il, le changement climatique a renforcé les vents soufflant autour du continent, y piégeant ainsi de l'air froid. Mais cela diminuera à l'avenir, et permettra alors l'apparition de conditions climatiques plus chaudes.

M. Marshall ajoute que désormais toutes les études montrent que les activités humaines sont la cause du changement climatique dans l'Antarctique.

Questionné sur l'éventualité que la disparition des glaces au pôle nord cette saison puisse être semblable au record de l'année dernière, M. Overland a jugé que c'était probable.

« Les estimations indiquent que la couverture minimale de la banquise en septembre prochain, serait la même que celle que nous avons eu l'été dernier, soit 40%

http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1958
http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1950
http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1949

inférieure par rapport à il y a 20 ans », prévoit-il. M. Overland ajoute que la glaciation hivernale a connu un démarrage tardif à l'automne dernier.

Mme Francis remarque que « au total, depuis l'automne, l'hiver et jusqu'à aujourd'hui, la concentration de glace, la quantité de glace dans la zone Arctique, a été en dessous de la normale à chaque moment. »

« Toutes les indicateurs présagent, non pas d'une reglaciation, mais de quelque chose de semblable à ce que nous avons l'été dernier et peut-être pire », prévoit-elle.

Publication originale Physorg.com, traduction Contre Info

Dany-Robert Dufour : « Notre dieu marché et ses fausses promesses d'abondance » 2 mai 2008

« Le marché présente les attributs de la divinité : il prétend posséder l'omnipotence pourvu qu'on le laisse vraiment jouer, et il se présente comme le lieu même de la vérité. Laissez jouer de façon immanente les passions privées, et l'intérêt général sera servi. Ce serait miraculeux... si ce n'était une idée fautive par son dogmatisme même. Ce qui commence à apparaître clairement, notamment parce qu'il existe une contradiction entre l'économie marchande, qui fonctionne sur l'idée d'une production infinie de richesses, et l'économie du vivant, qui se constitue à partir du constat que la terre est ronde, donc finie, et que les ressources naturelles sont limitées. » Dany-Robert Dufour est philosophe et a publié « Le Divin Marché ».



Dany-Robert Dufour s'entretient avec Bernard Poulet pour l'Expansion, 1er avril 2008

Au moment où l'on parle de désenchantement du monde, vous affirmez que les hommes se sont donné un nouveau dieu, le marché. Est-ce autre chose qu'une image ?

Oui, car si nous sommes sortis des formes de la religion transcendante, celle qui était donnée de l'extérieur par une divinité venue d'au-delà du monde des hommes, nous sommes véritablement entrés dans une nouvelle religion immanente. Ma réflexion part, entre autres, des textes des jansénistes et des calvinistes du XVII^e siècle, de Pascal, de Nicole et de Bayle. Ces penseurs se heurtaient au problème qu'au-delà du petit cercle des élus il fallait proposer quelque chose au reste de l'humanité. C'est Bernard de Mandeville, un calviniste, qui a résolu la question avec sa célèbre Fable des abeilles, en conjecturant que « les vices privés font la vertu publique ». Bref, on passe du plan A de Dieu, la sainteté réservée à ceux qui ont la grâce, au plan B, qui postule que Dieu n'a pas pu abandonner les hommes chus. Ce plan secret dit que c'est par leurs vices que les hommes seront sauvés, dans la mesure où ils concourent ainsi, même involontairement, à la fortune publique.

Cette thèse est le germe de la nouvelle religion qui se réalise dans le « divin marché », notamment grâce à Adam Smith : il reprend Mandeville et le blanchit, substituant à

la notion de vice celle d'intérêt privé et de self-love(l'égoïsme) comme source de l'intérêt collectif. On oublie souvent qu'Adam Smith était un théologien et que son invention du marché s'inscrit dans les problématiques de la Providence. Il s'inspire des réflexions de Newton, pour qui Dieu, le grand horloger, n'a pas organisé le cosmos au hasard. Smith réintègre cette interprétation dans l'ordre humain : l'intérêt privé chez Smith joue le même rôle que l'attraction chez Newton. De l'un comme de l'autre découle l'harmonie du tout. Autrement dit, la recherche des intérêts privés entraîne des bénéfices publics. Aujourd'hui, beaucoup d'économistes oublient les fondements théologiques de cette doctrine et croient qu'ils sont dans un modèle de pure rationalité.

Ce sont les origines, mais aujourd'hui le marché n'est-il pas conçu plus rationnellement ? Pourquoi serait-il « divin » ?

Parce que ces idées s'accompagnent d'une série de nouveaux commandements. Nous sommes passés des religions transcendantes, qui étaient fondées sur des interdictions - « Tu ne tueras point », etc. -, à une nouvelle religion fondée sur des commandements incitateurs - tu dois viser ta jouissance personnelle, tu dois réaliser tes passions privées, etc. Ces principes dépassent l'économie, où ils fonctionnent plutôt bien, pour toucher tous les domaines de la vie.

Or les autres grandes économies humaines, les économies symbolique, politique, psychique, sémiotique, etc., ne fonctionnent pas selon les mêmes principes. Par exemple, dans l'économie psychique, le non-frein à la jouissance peut devenir mortifère. Ainsi, l'économie du désir fonctionne avec des interdits comme l'interdit de la mère, qui autorise le désir pour les autres femmes. Dans une économie de laisser-faire psychique, l'enfant ne connaît plus de limites et, basculant du côté de l'économie de la jouissance, il tendra à vouloir assouvir tous ses désirs. C'est ainsi que nous nous trouvons assujettis à une nouvelle divinité perverse, quelque peu sadienne, qui nous dit : « Jouissez ! » Le marché laisse croire à l'individu qu'il va pouvoir satisfaire ses pulsions en lui fournissant tous les objets dont il a besoin.

En réalité, cet assouvissement pulsionnel entraîne de redoutables phénomènes d'addiction, de sorte que la jouissance attendue n'advient jamais vraiment. C'est ce manque qui explique l'importance des phénomènes de dépression, qui remplacent de plus en plus la névrose classique en produisant un trouble psychique dans lequel on se retrouve en deçà de soi-même. Cela se manifeste aussi avec ces gens au-delà d'eux-mêmes, dans une sorte d'infatuation subjective, possédés par un sentiment de toute-puissance entraînant la multiplication de comportements que l'on qualifie de pervers.

Vous laissez entendre que ce serait le cas de notre président de la République ?

C'est en effet un cas intéressant... Il est probable que celui-ci fournisse un bon exemple d'infatuation subjective. Je dirai même qu'il donne une sorte de leçon de perversion, sur le thème : « Faites comme moi, jouissez ! » On ne cache plus et, surtout, on ne se maîtrise plus. Au contraire, on exhibe, et c'est un des symptômes

des troubles contemporains liés à ce commandement du laisser-faire. Laissez faire les vices privés, les passions, les pulsions ! Bref, je crois que notre président donne un fort mauvais exemple à la jeunesse de notre pays, car il ne semble pas savoir que l'autonomie, telle qu'elle a été définie par Rousseau ou par Kant, ce n'est pas faire tout ce que l'on veut, mais « obéir aux lois qu'on s'est données ». Ce qui suppose un long travail sur soi, fait avec d'autres, permettant de se rendre maître de ses passions et de ses pulsions, seule façon d'être vraiment libre.

Mais en quoi le marché devient-il une divinité ? Il n'y a que de l'immanent dans tout ça...

Le marché présente les attributs de la divinité : il prétend posséder l'omnipotence pourvu qu'on le laisse vraiment jouer, et il se présente comme le lieu même de la vérité. Laissez jouer de façon immanente les passions privées, et l'intérêt général sera servi. Ce serait miraculeux... si ce n'était une idée fautive par son dogmatisme même. Ce qui commence à apparaître clairement, notamment parce qu'il existe une contradiction entre l'économie marchande, qui fonctionne sur l'idée d'une production infinie de richesses, et l'économie du vivant, qui se constitue à partir du constat que la terre est ronde, donc finie, et que les ressources naturelles sont limitées. La promesse, quasi religieuse, d'une richesse progressant infiniment n'est donc pas tenable. La crise financière et économique qui vient d'exploser l'illustre, et si nous ne comprenons pas qu'elle en annonce d'autres, bien plus sérieuses, c'est probablement parce que nous sommes victimes d'un dogme assez aveugle.

Pourtant, les économistes les plus libéraux, à l'instar d'un Friedman, ne sont pas religieux, ils se veulent au contraire hyperrationnels...

Milton Friedman donne une place absolue à l'idée que les échanges peuvent s'autoréguler. Et quand il y a de l'absolu, il y a du religieux. Il estime, par exemple, dans sa fameuse théorie des prix, que des millions d'actes individuels s'ignorant les uns les autres peuvent aboutir à un équilibre des prix, entre des gens qui n'ont besoin, comme il le dit lui-même, ni de se parler, ni de s'aimer, ni même de se connaître. Or je crois que cette idée qu'il n'y a besoin ni de se parler, ni de se connaître, ni de s'aimer attende justement à toute l'économie symbolique, au besoin d'échanger avec l'autre, à la nécessité de construire quelque chose qui assure une régulation symbolique.

Pourquoi opposez-vous gouvernance à gouvernement ?

La gouvernance vient directement de l'expression américaine de corporate governance, qui, elle-même, renvoie à un tournant décisif dans la gestion de l'entreprise. Bien loin d'indiquer un approfondissement de la démocratie, elle désigne la prise de pouvoir du capitalisme financier sur le capitalisme industriel. Elle paraît contester les lourds pouvoirs centralisés. En fait, c'est un masque pour la prise de pouvoir par les actionnaires, résultat du libre jeu du marché.

La gouvernance tend un redoutable piège à la démocratie : elle se présente comme son élargissement par une meilleure participation de la société civile alors qu'elle détruit le seul espace où les citoyens peuvent accéder à la démocratie. Avec la gouvernance, on aboutit à la disparition des instances qui, comme l'Etat, pourraient jouer un rôle régulateur, au-dessus des intérêts particuliers. Il y a renversement au détriment du politique et en faveur de ce qu'on appelle la société civile, laissant libre champ aux rapports de forces, donc à la victoire des plus forts, ici les marchés financiers.

Pour vous, la « pensée 68 » aurait contribué à la victoire de l'ultralibéralisme ?

Autour de 1968, notre monde a connu un passage du modèle keynésiano-fordiste au modèle ultralibéral. Parallèlement se sont développées les philosophies postmodernes, celles notamment de Foucault ou de Deleuze. La critique des institutions de Foucault, brillante et forte, visant à déconstruire toutes les institutions qui « emprisonnaient l'individu », comme l'école, la prison, l'hôpital ou l'asile, a en fait nourri la pensée de la dérégulation. Il s'agissait de concevoir un nouvel espace politique et social autorisant tout acte singulier, une société fondée sur la récusation de toute régulation.

Ensuite, plus trivialement, les étudiants de 1968 ont préparé le triomphe de cette société avec des slogans comme « jouir sans entraves », « réalisez vos désirs », etc., sans s'apercevoir que tout cela allait non pas détruire l'ancien capitalisme, mais devenir l'idéologie de l'anarcho-capitalisme ultralibéral. C'est ce qui me fait dire que nombre d'insurgés de 1968 ont été victimes d'une sérieuse ruse de l'histoire : pour l'essentiel, ils ont atteint des buts exactement contraires à ceux qu'ils visaient.

Alors, que met-on à la place de ce dieu marché ?

L'humanité a passé son temps à tuer ses dieux, elle peut encore le faire. Je ne condamne pas le marché - c'est le mode d'échange entre les hommes institué presque depuis la nuit des temps -, mais je suis contre l'idée que tout est « marchandisable ». Face au divin marché, il faut élaborer des limitations, que ce soit pour la production des richesses, qui ne pourra pas être infinie puisque nos ressources sont finies, ou pour la satisfaction des intérêts privés. Il faut en somme remettre le marché à sa place pour qu'il ne s'impose plus comme un absolu au détriment des autres économies humaines.

Le Divin Marché : La révolution culturelle libérale

Présentation de l'éditeur : " Les vices privés font la fortune publique " : cette formule aujourd'hui banale scandalisa l'Europe des Lumières lorsqu'elle fut énoncée pour la première fois en 1704 par Bernard de Mandeville. Pourtant, ce médecin, précurseur trop méconnu du libéralisme, ne faisait qu'énoncer la morale perverse qui, au-delà de l'Occident, régit aujourd'hui la planète. Elle est au cœur d'une nouvelle religion qui semble désormais régner sans partage, celle du marché : si les faiblesses individuelles contribuent aux richesses collectives, ne doit-on pas privilégier les

http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1958
http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1950
http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1949

intérêts égoïstes de chacun ? En philosophe, Dany-Robert Dufour poursuit dans cet ouvrage ses interrogations sur les évolutions radicales de notre société. En présentant, en autant de chapitres. les " dix commandements " inquiétants qui résultent de la morale néolibérale aujourd'hui dominante. il analyse les ébranlements qu'elle provoque dans tous les domaines : le rapport de chacun à soi et à l'autre, à l'école. au politique, à l'économie et à l'entreprise, au savoir, à la langue, à la Loi, à l'art, à l'inconscient, etc. Et il démontre ainsi qu'une véritable révolution culturelle est en cours.

Dany-Robert Dufour, philosophe, est professeur en sciences de l'éducation à l'université Paris-VIII, directeur de programme au Collège international de philosophie.

Publication originale [L'Expansion](#)

A lire : Points de rupture

<http://www.editions-calmann-levy.com/livre/titre-302397-Points-de-rupture.html>

